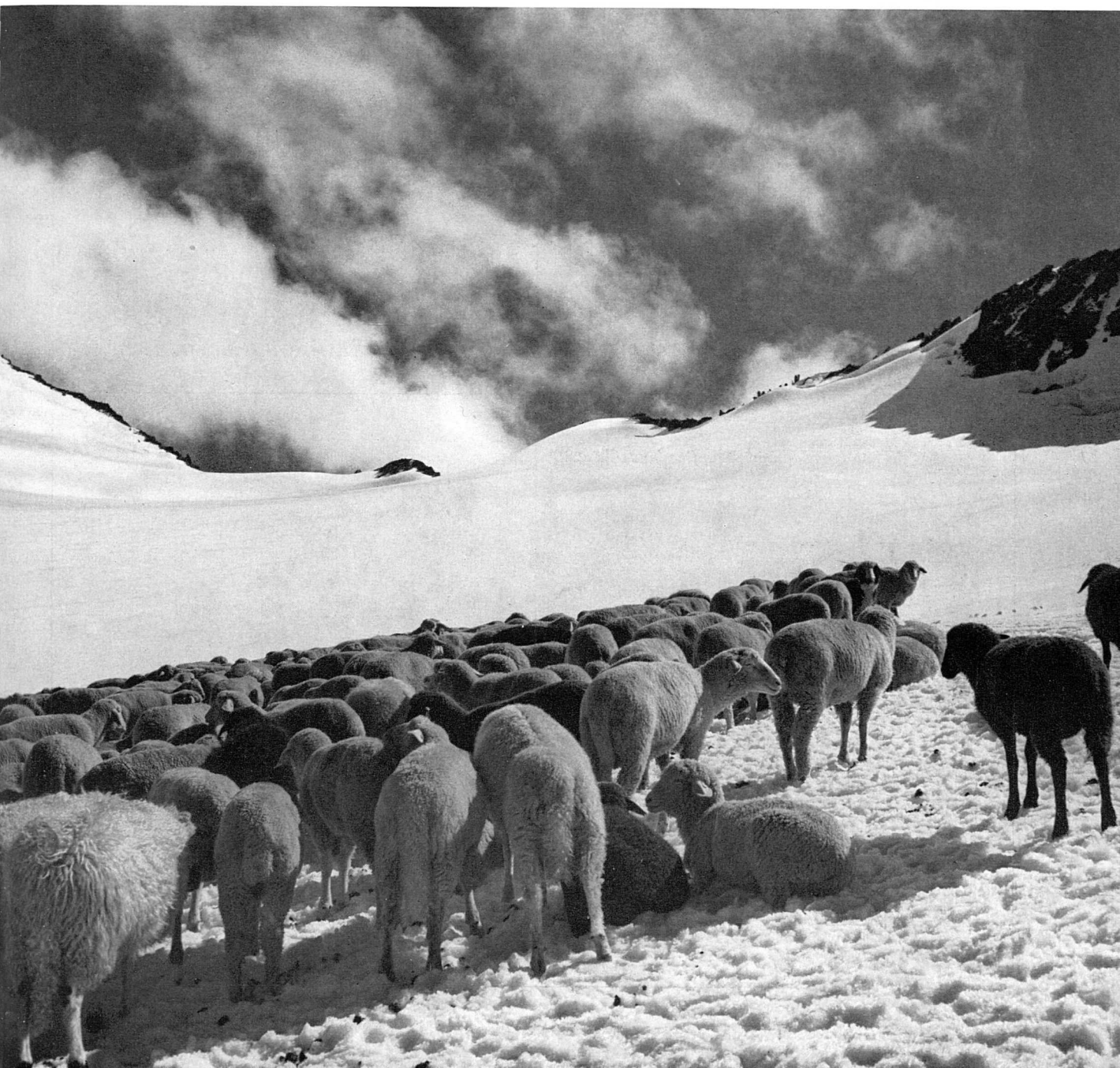


TREIZE ETOILES

7^e année — N° 3

Reflets du Valais

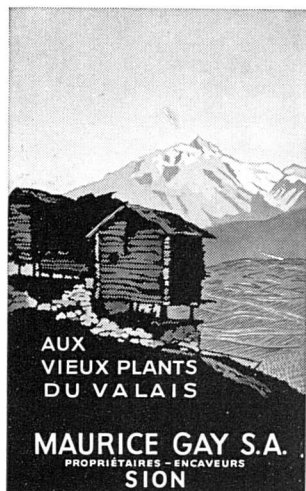
Mars 1957





LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Médaille d'Or
Lucerne 1954

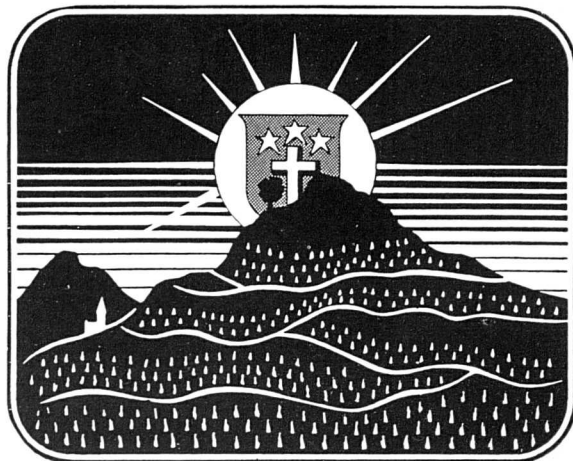
GRANDS VINS DE SION

Fendant „La Guérite“
Johannisberg
„Tourbillon“
Ermitage
Dôle „Les Mazots“

et

*toute la gamme des vins fins
du Valais*

en bouteilles et demi-bouteilles



Soleil de Sierre

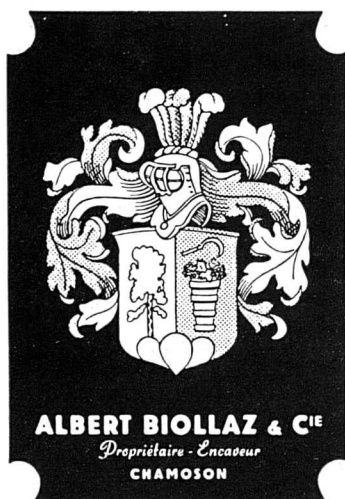
la bonne marque des

HOIRS L. IMESCH

SIERRE Téléphone -027 / 5 10 65

Qui aime un bon repas apprécie une fine bouteille et...

choisit nos fendants :



**Riverettes
Trémazières
Ravanay**

ainsi que nos
grands rouges

**Dôle
Pinot noir**

et nos
spécialités

**Johannisberg
Amigne
Arvine
Ermitage
Malvoisie
Humagne**



Comme dans la chanson, buvons

« le bon vin de nos coteaux »

... et faisons-le boire à nos amis !

Signé : l'ami du vin



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !



Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures

MARTIGNY

Modernes

Dans toutes les capitales du monde il y a
le chic et l'élégance

à Martigny

Marie France

MARTIGNY Place Centrale

BANQUE DE MARTIGNY

CLOSUIT & Cie S.A.

Fondée en 1871

Toutes opérations de banque

Transmissions de fleurs
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17
Saint-Maurice 025 / 3 63 22



Deux commerces, une qualité !



Le spécialiste de la montre de qualité !



Toutes les
grandes
marques

Oméga, Longines, Zénith, Tissot, etc.

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

ÉDITION DARBELLAY

MARTIGNY

La mode masculine chez

P K Z

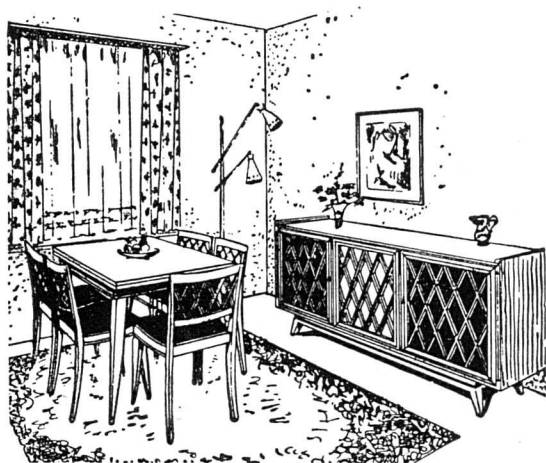
Confection pour messieurs

DUCRET - LATTION

MARTIGNY Avenue de la Gare



Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



Reichenbach & C^{ie} S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasins à l'avenue de la Gare



C'était inévitable

RIVELLA part à la conquête
des Pays Bas où il sera
fabriqué et mis en vente
sous licence.

Dépôt : André Morand, Distillerie, Martigny
Tél. 026 / 6 10 36

POUR TOUS VOS ACHATS

Grands magasins
GONSET S.A.

MONTHEY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE

45 rayons spécialisés à votre service

Depuis 25 ans appréciés de la clientèle valaisanne

Les Usines Ford vous présentent
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
TAUNUS	8 CV.
CONSUL	8 CV.
VEDETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration



DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

GARAGE VALAISAN * SION

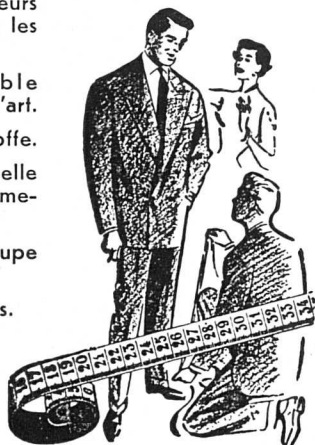
Kaspar Frères

Téléphone 027 / 2 12 71

INOMETRIC

vous offre un costume de qualité
dans le tissu de votre choix, fait spécialement pour vous et répondant à tous vos vœux. Ses avantages :

- 1 Choix entre plusieurs coupes dans toutes les tailles.
- 2 Essayage préalable dans les règles de l'art.
- 3 Libre choix de l'étoffe.
- 4 Exécution individuelle exactement à vos mesures.
- 5 Garantie d'une coupe seyante.
- 6 Livraison en 4 jours.



INOMETRIC vous habille comme sur mesure mais au prix de la confection

GRANDS MAGASINS

Al. Innovation S.A.

Succ. de Ducrey frères Tél. 61855

Siège social MARTIGNY

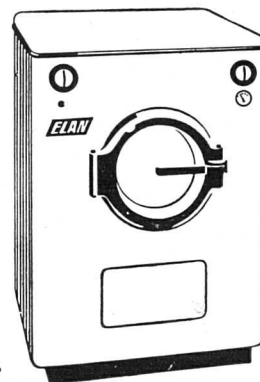
Bruchez s.4.

MARTIGNY

**ELECTRICIEN
SPÉCIALISÉ**

GENERAL  ELECTRIC

La machine
à laver
ELAN Automate
remplace
toute une buanderie



ELAN *automat*

Demandez une démonstration sans engagement.
Tél. 026 / 6 11 71 - 6 17 72

Encore meilleur !



Plus besoin de dire à vos enfants: «Mange ta soupe!»
Ce sont eux qui vous en redemanderont, car on ne laisse pas une seule cuillerée de Crème d'Asperges au fond de la soupière!

Crème d'Asperges **MAGGI**

Dès demain sur
votre table!

Oui, il faut essayer Crème d'Asperges Maggi, un potage qui vous fait aimer le potage tant il est velouté, délicat, délicieux!

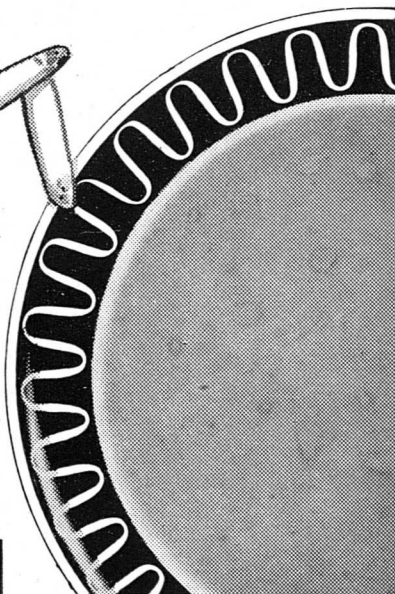
.....
*S'il vous reste trop de pain, faites des
croûtons dorés pour votre potage.
C'est peu de travail et c'est si bon!*



.....
Marianne Berger
.....

Bonne cuisine - vie meilleure

avec **MAGGI**





TREIZE ÉTOILES

Reflets du Valais

Mars 1957 — N° 3

Paraît le 10 de chaque mois

RÉDACTEUR EN CHEF
M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION
ET IMPRESSION
Imprimerie Pillet, Martigny

RÉGIE DES ANNONCES
Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS
Suisse : Fr. 12,— ; étranger : Fr. 18,—
Le numéro : Fr. 1,20
Compte de chèques II c 4320, Sion

SOMMAIRE

Métamorphose
Souvenir de Montana
Treize Etoiles au ciel de février
La peau de chèvre
Les risques du métier
La fanfare du village
Le monde souterrain
... cet inconnu
Une artiste valaisanne :
Simone Bonvin
Primevère hirsute
En 2 mots et 3 images
Aspects de la vie économique
Le fœhn
Chats et moines
Treize Etoiles en famille
Un mois de sports
Le festival
du film amateur suisse

MÉTAMORPHOSE

*Sous le ciel d'un azur profond
Dans la verdure encore timide
Au creux du petit val humide
Que vois-je, là-bas, tout au fond ?*

*Immobiles, sans une ride
Les petits lacs ne sont plus noirs
Et, interdite, je puis voir
Une onde glauque un peu perfide.*

*Ils gardent toujours des cils blonds
A leurs paupières grand ouvertes,
Mais ils sont, ce qui me confond,
D'une couleur ni bleue ni verte.*

*Mars nous a conduit au printemps
En chassant l'hiver et ses ombres,
Mais il a changé nos lacs sombres
Avec son soleil éclatant.*

Hélène Peyralbe.

Couverture :
Horizons blancs (Photo Darbellay, Martigny)



Souvenir de Montana

J'ai vécu longtemps dans un domaine que les nuages seuls séparaient du soleil. J'habitais au sommet d'un tour, ou était-ce dans la cabine d'un navire échoué au plus haut d'un mont ? Par les hublots je ne voyais rien que l'étincellement des cimes. Les nuits où le vent parcourait la vallée invisible, l'armature entière du bateau gémissait et craquait, et j'espérais toujours qu'ébranlé par le flux aérien, il s'arracherait du roc pour reprendre sa course. Mais en vain s'acharnait le fœhn ou la bise, en vain se plaignaient les agrès, le vaisseau frémissait d'impuissance, esquif trop bien ancré.

Las de prêter l'oreille à cette lutte, je m'endormais pour rêver qu'une mer chaude, pareille à celle des plages de mon enfance, se mouvait au pied des glaciers. Mais le matin, seule une mer de nuages floconnait devant moi. Comme un lait crémeux remplit un bol, ainsi elle s'emboîtait exactement dans la grande crevasse qu'on disait être la

vallée. Je n'en savais rien, car des frontières magiques me défendaient de quitter le domaine.

Souvent j'en parcourais les sentiers. Mille prismes scintillaient sous mes pas. Les pentes couvertes de sapins et de mélèzes recelaient de mystérieuses profondeurs. Un paquet de neige s'écrasait au sol, l'ombre d'un grand oiseau fuyait sur de la blancheur. Un skieur me dépassait en silence, des enfants aux joues rouges dévalaient les pentes avec des cris et des rires, le grelot d'un traîneau se perdait au tournant de la route en lacets.

Mais les bruits s'évanouissaient comme les êtres. De même que les présences fugaces n'effritaient la solitude, ainsi les sons n'entamaient pas le silence. Rond et parfait comme une sphère de cristal, il n'offrait nulle prise. La solitude non plus. En bas, dans le monde des villes, les hommes toujours courants, toujours pressés, parvenaient à l'oublier, en trichant un peu. Ici, les

espaces blancs, le temps et le silence s'étaient fondus en un tout pareil aux couches profondes des glaciers. Les tricheries et les petits arrangements avec la vie et la mort toute proche prenaient les proportions d'une trahison.

Certains d'entre nous se lassèrent d'une grandeur si austère (ainsi des estivants, à qui le spectacle permanent de la mer donne le vertige, installent leur fauteuil de façon à lui tourner le dos). Ils tentèrent en vain de se fuir et de dépasser les frontières magiques. Pour eux la neige se ternit et l'air perdit sa pureté première.

Les autres portèrent en eux leur incommensurable solitude. Du domaine, ils gardèrent le souvenir des nuits de grand vent, quand les agrès gémissent de nostalgie et que le navire échoué au plus haut d'un mont vibre tout entier, prêt à s'élancer au large.

Vera Fosty.



«TREIZE ETOILES» au ciel de février...

et au service des archivist^{es} !

Février... le vitrier...

Nous avons bien dit que l'hiver viendrait — avec du retard, bien sûr — réparer les oublis de son prédécesseur ! En partie, du moins, puisqu'il a daigné gratifier les amis des sports d'hiver d'une magnifique houppe-lande.

Ainsi, la saison blanche n'a pas été entièrement compromise et pas mal de compétitions ont pu se dérouler normalement.

Malheureusement, les neiges de février sont toujours lourdes et souvent mêlées de pluies. De nombreuses avalanches se sont décrochées sur divers points de notre canton. A Nendaz, elle ont tourné à la catastrophe, puisqu'elles ont causé la mort de deux personnes ensevelies sous les décombres de leur maison réduite en pièces par l'élément dévastateur.

Où l'on reparle du Rawyl

Le percement du Mont-Blanc rend plus que jamais nécessaire une trouée entre le Valais et l'Oberland bernois. De réticents qu'ils furent de longues années durant, nos Confédérés des bords de l'Aar commencent à comprendre que le franchissement de la chaîne des Alpes bernoises en son milieu par une route carrossable toute l'année, facilitera à la fois le tourisme et les échanges commerciaux.

C'est ainsi que la section Oberland du parti des paysans, artisans et bourgeois, réunie à Spiez sous la présidence du conseiller national Tschumi, d'Interlaken, a évoqué le problème d'une trouée Nord-Sud au travers des Alpes et a été amenée à constater que tout retard dans cette réalisation mettrait l'Oberland hors circuit au point de vue touristique.

D'autre part, la commission du Département fédéral de l'intérieur pour l'étude du plan d'ensemble du réseau des principales routes, présidée par le conseiller national Brawand, a examiné les différents projets de liaison Oberland-Valais. Elle est arrivée à la conclusion que le Rawyl satisfait le mieux aux exigences posées et a proposé comme voie de communication celle de La Lenk par le Rawyl, comprenant une bifurcation en direction de Sierre par Montana et un tunnel de 4 km. 400 entre l'Iffigental et le lac d'accumulation du Zeuzier et l'aménagement d'une route en direction d'Ayent-Sion.

Ainsi, le projet Rawyl satisferait à la fois les deux principales villes du canton, Sion et Sierre. Le tunnel projeté sous le Grand-Saint-Bernard réaliserait de surcroît la liaison routière en galerie tant souhaitée Valais-Italie.

Espérons que ces réalisations ne se feront pas trop attendre !

La nouvelle église de Sierre

L'important développement démographique pris par la ville de Sierre a obligé les responsables de la pastoration d'envisager la construction d'une seconde église, comme au reste l'a décidé la paroisse de Sion.

Le nouveau sanctuaire s'élèvera en aval de Villa, dans un site tout à fait agréable. La commission de construction, approuvée par l'autorité religieuse, a fixé son choix sur les plans présentés lors d'une mise au concours par

l'architecte Ellenberger. Le plan original a subi quelques modifications, mais telle qu'elle se présente en maquette, la nouvelle église cadre de façon heureuse avec le paysage.

Pour ce qui regarde l'intérieur, une des caractéristiques est constituée par la position de l'autel, qui est central. Six cents fidèles y trouveront place. Le campanile adjacent s'harmonise fort bien avec l'ensemble.

Levée de boucliers féminins

La votation du 3 mars sur la protection civile a mis en émoi le monde féminin d'une partie de notre canton. C'est une commune du Haut-Valais qui a donné l'exemple, sous l'impulsion de son président... et peut-être aussi du préfet du district, ardent féministe.

Quoi qu'il en soit et malgré les mises en garde officielles, ces dames d'Unterbach ont pris la décision de participer au scrutin à côté des citoyens de l'autre sexe. Le résultat de cette gracieuse participation a été probant puisque le 40 % se sont rendues aux urnes.

A Sierre et à Martigny-Bourg, des bureaux spéciaux ont reçu les suffrages féminins, mais ils ont été comptés à part et à titre indicatif de l'intérêt que la plus belle moitié du genre humain porte à l'accession à la citoyenneté.

Dans un forum tenu à Sierre, les futures citoyennes ont affirmé leur volonté de lutter pour l'obtention de l'égalité civique. Il ne fait d'ailleurs pas de doute que celle-ci se réalisera un jour ou l'autre.

Le jubilé du Collège de Saint-Maurice

Le Collège classique de l'abbaye de Saint-Maurice vient de fêter le cent cinquantième anniversaire de sa fondation. C'est un beau jubilé pour un établissement d'instruction.

Ce cher vieux Collège a, durant ce siècle et demi, formé les élites de notre canton et préparé bien des « gloires » du dehors. On ne se représente pas la vénérable Agaune sans sa séculaire abbaye et son lycée-gymnase.

A l'occasion de ce jubilé, des étudiants des classes supérieures ont interprété « Esther », de Racine, et « La Passion des Martyrs d'Agaune », du chanoine Louis Poncet. La mise en scène était assurée par Paul Pasquier, assisté du chanoine Theurillat. Le chanoine Marius Pasquier dirigeait l'orchestre et le chœur d'enfants.

Ces représentations ont été une réussite et nous en félicitons chaleureusement maîtres et élèves, comme « Treize Etoiles » unit aussi ses vœux et compliments aux nombreux témoignages parvenus à la direction du Collège à l'occasion du jubilé.



LA PEAU DE CHÈVRE

NOUVELLE INÉDITE

Que le réalisme de cette histoire, farce plus encore que tragédie, n'alarme point trop les âmes sensibles. Mais ce matin-là, le village de Brûlesec s'éveilla à la nouvelle, assez singulière pour qui connaissait l'homme, que le Torgnuz s'était pendu. Oui, pendu haut et court, selon la formule abrupte, imagée, marquant bien le caractère, sinon le pittoresque, de ce mode d'exécution.

Pendu. Non point, il est vrai, en un lieu fréquenté, à la vue d'un chacun, comme on s'attendait qu'en usât par défi l'homme excipant de quelque grief réel ou imaginaire envers la communauté. Pendu non point dans sa soupente, dans une grange ou une étable, coins élus du rustique que sa crise accule à cette extrémité qu'est le bout d'une corde. Mais bien à l'écart des maisons, à l'orée d'un petit bois charmant, à portée de vue ou de main d'un hypothétique passant, errant ou voyageur. Pendu à un rameau parfumé de pin, domaine où gambade l'écureuil, chante le coucou et niche le hibou, au-dessus du tapis moussu où vague la gélinothe.

Or, si c'était là, peut-on dire, presque poétique façon de se pendre, était-ce pour autant se racheter d'un acte impliquant calcul, préméditation et faisant de notre héros, mort sans repentir, manière de réprouvé en son milieu ?... Donc haut et court afin, symboliquement, de laisser franche, honnête marge entre lui, ce maudit, et le reste de la communauté poursuivant son chemin de vie jalonné de devoirs, d'humbles joies mêlées d'afflictions. Un acte, par conséquent, blâmable en tout point, sous tout angle de vue, moral, social, puis quant au scandale. A l'exemple non moins, car, fait d'observation un cas de pendaison offre ce caractère bizarre de phénomène contagieux provoquant de proche en proche l'une ou l'autre froide imitation dans le même temps et la même région.

Fait observable relié, dit-on, à certaines incidences régissant les rapports entre lune et terre, satellite et planète, les occupants de la planète devenus soudain inquiets, instables, penchant volontiers à résoudre leurs crises par le moyen bref mais judicieux qu'est le bout d'une corde.

Pendu, le Torgnuz, l'on n'en pouvait douter quand la Malafrée, cette rôdeuse des forêts, des clairières, où cueillir ses baies, ramasser son bois mort, était rentrée, ce matin-là, bouleversée, bras au ciel, pour alerter son monde :

« Je vous dis que c'est le Torgnuz, et point d'autre !... » De décrire alors sa « tenue », ses particularités vestimentaires : large chapeau de feutre vert délavé lui masquant le front, les yeux, foulard rouge, blouse bleue, pantalon de futaine grise, godillots éculés ; jusqu'à sa taille, sa corpulence qui en témoignaient pour dissiper toute confusion.

Le Torgnuz, on peut le dire sans attenter à sa mémoire, avait été loin de jouir en son village d'un renom de sainteté. C'est pourquoi l'émotion que suscitait sa fin, nullement un regret, s'accommodait d'une oraison funèbre réduite à quelques jugements lapidaires, l'un ou l'autre prenant tour d'épithète : « Régulé son cas, bon débarras. » Et ces propos de circonstance, s'il en fut : « Ne valait pas la corde volée pour se pendre ! » « Tenir la corde par le fin bout fut sa fin, santé ! » Quant aux « bonnes âmes » qui damnent autour d'elles à qui mieux mieux, assurées qu'elles sont de leur salut, elles y allaient de salubres formules : « Qu'il ne fait pas grand vide, sûr, mais finir de la

façon, comme un païen sans repentance, c'est tenter l'enfer et se damner... » Se damner, se damner... moins vite fait que dit, rétorquaient les cyniques. Au Torgnuz lui sera beaucoup pardonné d'avoir compris et décidé une chose : sauver le monde d'un fléau de sa sorte... Donc justice pour le Torgnuz ! »

Combien de fois, calamité sur terre, s'était-il fait dire : « Va au diable et reste-z-y ! » Ou encore, comme si le personnage irrésistiblement évoquait la corde : « Va te faire pendre ailleurs ! » Chacun nourrissant en son for intérieur l'espoir de l'acte salutaire qu'il accomplirait un jour. Oui, ailleurs, et point au pays de ses pères, de sa naissance, de la bonne vie, de la bonne mort, pays où, pendu, il serait de trop encore. Va te faire pendre ailleurs. Drôle d'impératif qui voulait dire sans doute : nous tous, tant que nous sommes, estimons que tu ne vaux guère la corde pour te pendre, mais n'encourons pas la responsabilité de cette exécution, certains que ton bon sens t'inspirera de la prendre toi-même. Car, outre qu'il nous répugne de nous salir les mains, qui de nous paiera le prix de la corde dont tu ne vaux pas le chanvre, non pas même le pesant de chanvre d'une vieille corde ! »

Ainsi la corde se trouvait-elle être l'inépuisable thème autour duquel on dissertait, stigmatisant l'homme, lui désignant insidieusement son sort logique, inéluctable. Il était cependant quelques cas, où on lui refuserait la faveur de la corde. Le jour où on le saurait suspendu sur l'abîme ou coincé dans la crevasse, le jour encore où la rivière l'emporterait à sa dérive. Point de corde, au Torgnuz !

Or, voilà qu'un matin, presque l'aube grise, deux lurons, occupés au bas d'un pré, bordant un roc à pic, à tasser le foin sec dans sa bâche pour l'emporter à dos jusqu'au fenil, perçurent des appels de détresse, venant de ce rocher. Ils se penchèrent sur le bord, ne tirent rien, quoiqu'entendant toujours l'appel : « Au secours, ou je tombe !... Par tous les saints du ciel, jetez-moi la corde !... » Quel était cet homme en péril de mort, dont la voix, invoquant les saints, montait de l'abîme. Pas le Torgnuz, au moins, capable de toutes les farces, lugubres ou saugrenues, voire sacrilèges. Non, ce n'était pas la voix du Torgnuz qui montait du rocher, s'assuraient les gars par crainte d'être dupes. « D'abord qui es-tu ? » s'enquit l'un d'eux, d'instinct, avant de jeter la corde dans le vide et d'opérer le sauvetage. Quand vint la réponse à peine perceptible du malheureux à bout de forces, qui va lâcher prise : « Un pauvre chemineau de passage... la corde, ou je tombe !... » Non, ce n'était pas le Torgnuz qui adjurait de cette voix où passait le frisson de la mort. « Alors bon, qui que tu sois, attrape ! » Et la corde jetée d'un geste sûr décrivit un arc sur l'abîme, atteignit l'homme qui s'en ceignit habilement, solidement, comme l'eût fait un guide expert en la chose. « Ohé, les gars, tirez, je suis prêt !... » Et ils tirèrent sur la corde, ils tirèrent lentement, précautionneusement, sans heurt, par étapes mesurées, concertées, jusqu'à l'instant de voir surgir, émergeant du gouffre, la trogne rouge, satanique du Torgnuz, oui, du Torgnuz qui, prestement d'aplomb, décala sur sol ferme aux yeux des gars éberlués, en s'esclaffant d'un rire de sorcier qui aurait fait pacte avec le diable.

Ainsi de l'homme en son village, simulateur, mystificateur, à quoi s'ajoutaient ses autres titres : chapardeur,

rôdeur, maraudeur, qu'on l'eût dit d'une lignée de romanchels sans foi ni loi. Buveur, paillard, fainéant et menteur. Ce qu'il était ou pouvait être chaque jour et chaque nuit de sa vie, à des degrés divers. Une poule, un lapin disparaissaient-ils du poulailler, du clapier, qu'on pouvait à bon droit, plus que maître Goupil, suspecter le Torgnuz. Meule brûlée sur le champ. Pruniers dépouillés, plates-bandes saccagées. Greniers, caves mis à sac, attestaient l'œuvre, la main, la marque du Torgnuz. L'homme était là, à portée, pour endosser méfaits de tous genres, grands et petits, du passé, du présent, ceux d'un proche ou lointain avenir. Une volée de pierres sur un contrevent, la nuit, était anodine et usuelle façon d'assouvir rage ou rancune. Il fallait donc se garer du Torgnuz comme du diable. L'épargner pour ne pas encourir sa vindicte. Et comme l'on ne pouvait adopter son parti, on évitait de le prendre de front, on usait d'expédients, de ruses et malices pour détourner sa colère, ses foudres.

Or, cet homme-là s'était pendu, infligé le supplice délibérément, sans contrainte ou influence d'aucune sorte. Pendu, non point pour répondre au défi de quelques perdife provocateur acculant sujet faible, démuni, débile à fatale détermination... « Toi, te pendre, ouah, pas capable et pas le courage !... Toi, te pendre, non, non, t'es pas de taille et ni de trempe, misère ! »

Pendu de son propre chef, en conscience et lucidité, en possession de sa raison, ses facultés, n'ayant pris opinion de quiconque, mais réalisant le vœu cher à beaucoup sans qu'aucun se fût trouvé là pour le retenir ou l'encourager.



Pendu, par besoin de se sauver de lui-même bien plus que par le souci de soulager les autres. Il avait résolu, n'écoulant que son penchant, d'être cette drôle de chose en marge qu'est un pendu, ce mort singulier hésitant entre ciel et terre. Ce mort bizarre, maintenu en suspens, qui ne touche plus la terre sans pour cela, grand Dieu, toucher le ciel... Poids mort qui n'a plus que sa pesanteur. Et pesant de tout son poids, réclamé par la terre, refusé par le ciel, un pendu n'est-il pas ce mort étrange qui tire la langue au mauvais sort qui l'a conduit à se pendre ?

On ne pouvait pas toucher au Torgnuz. Il fallait le laisser à sa branche aussi longtemps que les « autorités », magistrats et médecin n'auraient constaté le fait, enquêté sur le cas puis, en bonne et due forme, « délivré le permis ». Or, pour Brûlessec, rameau lointain d'une commune qui déléguerait les gens propres à cet office, le Torgnuz, pendu à sa branche, s'imposait comme ce mort qui plus que tout autre effraie, écœure, rebute une population de simples. Car ce n'est point là un mort honnête ayant sa position normale. Cette position debout, sans que les pieds s'appuient au sol, burlesque, déroutante, insolite, monstrueuse, est un défi au sens commun, à l'ordre, à la décence, au probe et pur respect que l'on doit à un mort. Cette position debout, instable, mouvante, exposant son sujet au moindre souffle d'air, donc à ce bercement grotesque de pantin mou de carnaval, déçoit par trop le recueillement qui pénètre chacun en face de la mort.

Sur le soir, un gros vent se leva, un vent d'ouragan, pour dramatiser encore l'événement, infliger au pendu, ce fantoche de mort, pris dans la fureur des éléments célestes et terrestres, des trémoussements de damné... Puis tout se calma. Le ciel, balayé de son fatras de nuées, redevenit clair, les rayons du couchant barrèrent le val d'un large et long ruban d'or fluide. C'était un samedi soir. On attendait quelqu'un au village, un père capucin qui, sitôt là, entendrait les confessions, puis qui dirait la messe, le lendemain, Brûlessec n'ayant pas de desservant à demeure.

On espérait que ce bon père, le pendu se trouvant sur sa route, prononcerait les paroles, ferait les gestes congrus, assurant l'appoint de son sang-froid, de sa maîtrise en de si troubles conjonctures. On le vit déboucher sur la placette, près de la croix flanquant l'abreuvoir. Et il parla :

« Mes bons amis, je comprends votre émoi, j'y compatis très fort... Me voici l'intermédiaire entre vous, bons chrétiens, et ce... malencontreux Torgnuz... Oui, le messager vous apportant une bonne... une mauvaise... enfin une nouvelle... le Torgnuz n'est pas mort ! Entendez bien... le Torgnuz n'est pas ce pendu que vous avez vu se balancer à sa branche de pin sous le vent d'orage. Ce n'est là que sa défroque bourrée de paille, je dis bien sa défroque pour vous faire entendre qu'il a dépouillé le vieil homme et fait peau neuve... Je l'ai rencontré, errant dans le bois, vêtu d'une peau de chèvre. J'ai recueilli sa confession... Le reprendriez-vous, frère repent, contrit, dans vos murs ? Oh ! je comprends votre recul, votre répulsion, admit le franciscain à la houle des rumeurs parcourant l'auditoire... Mais il attend votre réponse. J'ai dit. »

L'on ne sait ce que décida le village peu soucieux de réintégrer le diable dans ses murs. Ce diable et son sac rempli de malices, de farces maudites, ce diable contrit, vêtu d'une peau de chèvre, ne lui disant rien qui vaille.

Peau neuve cette vieille peau de chèvre, qui pouvait bien y croire ?

Anri Closuit.

(Dessin de l'auteur)



LES RISQUES DU MÉTIER

Ce que la caricature est au dessin, le pamphlet l'est au journalisme et à la littérature.

Il s'agit, dans les deux cas, d'un art outrancier, fort éloigné de la photographie.

L'artiste ne retient que les traits essentiels d'une physionomie ou d'un caractère et, en les accentuant, il ridiculise le modèle.

Au physique ou au moral.

Or, je n'ai jamais vu, pour ma part, une victime en appeler aux tribunaux du tort que pouvait lui faire un dessin cruel, méchant, incisif ou mordant.

Il y a pourtant des caricatures injurieuses, diffamatoires ou calomnieuses...

Si je traite quelqu'un de cochon, il peut me demander raison de cette offense en justice, mais si je me contente de le peindre sous les espèces d'un animal sympathique il n'ose pas me poursuivre.

Il a trop peur qu'on le tourne en bourrique.

Cela, bien sûr, n'arrangerait rien !

Un caricaturiste adroit — j'en connais plusieurs — parvient à transformer un être humain en animal ou en objet sans le rendre méconnaissable.

Il réussit à présenter un grand financier dans un rapace ou un grand politicien dans une cruche.

Et cette claire allusion n'entraîne aucune plainte pénale.

Le pamphlétaire exprime exactement la même chose avec des mots qui ne sont que des signes conventionnels et le voilà pourtant au banc des accusés.

Il ne saurait se justifier en prétendant que son art ne peut se concevoir sans transposition, sans outrage et sans exagération, car c'est précisément tout cela qu'on lui reproche.

C'est donc la condamnation du pamphlet.

Je n'ai pas à m'en réjouir ou à le déplorer mais à constater froidement le fait.

• • •

Le pamphlet, dans les mains d'un bon écrivain, est néanmoins un art et Léon Blois me fait penser à Daumier par la vigueur du trait, le génie inventif, la verve vengeresse.

Il dit du mal de son prochain avec un rare bonheur littéraire.

Il est à la fois magnifiquement injuste et sincère, emporté par besoin d'absolu qui ne s'accommode pas du demi-mot ou de la nuance.

Certains de ses portraits au vitriol équivalent à des exécutions capitales et sommaires.

Un grand caricaturiste verbal !

Si le pamphlet survit en France où la liberté de presse autorise presque toutes les libertés il devient de plus en plus rare en Suisse.

La polémique elle-même est en train de sombrer dans l'académisme et le chroniqueur aborde un tel genre avec beaucoup de précautions.

Le plaisir de proclamer les quatre vérités est trop coûteux pour qu'on le préfère au yass ou au jeu de quilles.

La sainte colère aux excès tapageurs fait place à l'ironie voilée.

Je ne m'en plains pas car, comme elle n'est pas accessible à tous les lecteurs, on peut, en écrivant, choisir ses compagnies.

Le métier comporte ses risques, à commencer par celui d'être compris de travers.

Le pamphlétaire en connaît d'autres.

S'il tombe sur un mauvais coucheur, le mauvais coucheur lui tombe dessus.

Au propre, hélas ! non point au figuré.

Les faibles se vengent avec leurs muscles.

On m'a raconté la mésaventure survenue à un chroniqueur parisien connu pour sa férocité.

Il se promenait avec un ami quand il reçoit un violent coup de pied quelque part.

Alors, sans se retourner et tout en poursuivant son chemin : « De qui suis-je quitte ? » demande-t-il le plus tranquillement du monde.

Une autrefois, un énergumène à bout de nerfs le traite de lâche, de capon, de pleutre, et lui flanque une paire de claques.

Et lui, sans se démonter : « Vous n'avez pas honte, Monsieur, de frapper un lâche ? »

C'est un mot qui va loin, mais je doute que l'énergumène en ait saisi la logique ironique.

• • •

J'ai beaucoup de peine à prendre au sérieux les procès en diffamation qui constituent le risque majeur de tout écart de plume.

Rien ne s'oublie, en effet, plus rapidement qu'une offense, à condition qu'elle s'adresse à un autre qu'à soi-même !

Il faut beaucoup de présomption pour s'imaginer que le public s'inquiète d'un coup de griffe dont on est la victime et qu'il va s'en souvenir durant des mois ou des années.

Un court instant il s'en amuse, comme il s'amuserait d'un dessin irrévérencieux, puis il songe à autre chose.

Seule la publication du jugement lui remet en mémoire sa joie mauvaise...

La belle avance !

Il est, pourtant, des « mots » qu'on se répète et qui ne sont pas tous le fait de journalistes impertinents, tel celui de cet avocat vaudois à l'égard d'un substitut du procureur, il y a bien des années :

« Je viens de me heurter, disait-il, à l'une des plus fines lames du... parquet ! »

Il faut tout pardonner aux gens d'esprit.

André Marcel

La fanfare du village

La fanfare, c'est plus, beaucoup plus qu'une société. C'est une véritable institution !

D'abord, on ne dit pas la fanfare mais « la musique » parce qu'il n'est de rythme et d'harmonie que par elle, et que ce mot explique tout.

Que serait sans elle la vie du village ? Une succession de jours gris et sans relief. Mais les événements qu'elle célèbre se dressent comme de grandes bannières joyeuses au vent des dimanches. Le jour de l'An, les pieds dans la neige, à Pâques, sous le premier soleil qui tape ou la bise aigrette qui se souvient de l'hiver, tout le village est là, pour elle, à la sortie de l'église. Les hommes mâchonnant leur cigare sont auréolés de fumée comme des souches charbonnant debout. Les femmes, les mains croisées sous le châle, s'attardent un instant parce que le dîner cuit tout seul. Sous le froid, les musiciens stoïques rappellent les clairons aux bouches de pierre de la Bérésina. Le halo de leur haleine les enveloppe d'une fumée d'encens.

La musique sort des cuivres, nette et dure comme un long glaçon. Quelquefois, une note a fondu et

tombe — couac ! — comme une goutte, trouant la mélodie. Par les jours de gros soleil, au contraire, la sueur perle aux tempes sous les chapeaux de feutre. Entre les morceaux, les musiciens essuient leur front et leur nuque à larges coups de mouchoirs, et le régent qui dirige, tête nue, porte des lunettes aux verres fumés comme les gens en vacances.

En dehors des grandes fêtes, la fanfare participe à tous les événements de la vie du village. Elle salue les autorités après les élections, rythme les cortèges, donne aubade à certaines fêtes au curé et aux notables. A pas lents et bannière crépée, elle accompagne les musiciens défunts vers le petit cimetière, plein de vent et du bruit des cloches. Et peut-être l'espoir de cet honneur posthume est-il pour quelque chose dans le recrutement.

Il n'y a pas toujours, en effet, l'attrait de l'uniforme. Seules les sociétés les plus riches peuvent s'en offrir, après maints lotos. La plupart du temps, les musiciens défilent en complets du dimanche, les plus jeunes tête nue, les autres en feutres noirs ou gris. Mais ils n'en

ont pas moins fière allure. Les femmes sortent sur les seuils pour les regarder passer. Les gamins leur trottent aux jambes, se bousculant pour l'honneur de porter les partitions. A la halte, bras en anses, tête droite, l'un ou l'autre devient pupitre, soutenant de son visage dressé la « Marche du printemps ».

Les fanfares portent des noms sonores ou bucoliques. Toutes les montagnes des alentours ont leur « Echo » dans les cuivres des villages à leur pied. On y rencontre des fleurs, fleurs des Alpes dont le nom, suivi de celui de l'endroit, semble désigner une aristocratique demoiselle, au prénom léger, au patronyme à particule. Mais il y a surtout les mâles vertus : persévérance, concorde ou fidélité. Ce sont des vertus pour lesquelles on se sent prêt à marcher sans peur et sans faiblesse, dans la pluie ou la chaleur, même s'il faut passer devant trois pintes et ne s'arrêter qu'à la dernière. Car je crois bien qu'aucune « musique » n'aurait le triste courage de s'appeler « L'Abstinente ».

Les hommes du village s'y enrôlent dès leur sortie de l'école et jusqu'à l'âge avancé où le souffle s'en va dans les dernières pipées. Tous ceux du moins qui sont capables de marcher en jouant d'un instrument, ou vice versa. Seule exception : le directeur. Souvent il vient d'ailleurs, c'est-à-dire de huit ou dix kilomètres ou même de la ville, en bas. Et les résultats en sont généralement heureux. « Ils ont fait des progrès, dit-on, depuis qu'ils ont un directeur étranger. »

Ma Thérèse



(Photo Schmid, Sion)

— Etes-vous prête ?

Je tâtais encore une fois la lampe de mon casque, la bouteille. Dans ma combinaison de toile bleue, des bottes de caoutchouc jusqu'aux genoux, j'étais prête à braver les esprits sombres de la terre.

Cela ne m'empêchait pas de regarder avec une certaine appréhension la bouche béante de la grotte.

— Elle ne vous engloutira pas ! m'encouragea le chef de l'équipe des spéléologues.

L'œil et l'esprit, attirés par le vertige de l'espace, ont de la peine à ramper pour découvrir la beauté mystérieuse de la terre.

Nous sommes à trois cents mètres de la gare de Granges-Lens, côté Saint-Léonard, près du sommet de la falaise qui domine une exploitation de gypse. L'entrée de la profonde cavité est due à un effondrement partiel du toit de la caverne. Des rochers énormes se sont entassés, formant un talus en pente très raide.

— La grotte de Granges ? Non... je n'en ai pas entendu parler. Elle n'est pas loin, pourtant, du lac souterrain de Saint-Léonard. Mais plus vaste, plus profonde. Plus mystérieuse avec le charme secret de ses canyons, de ses lacs. Connue aussi sous le nom de grotte de la Crête-de-Vaas, elle suscite l'intérêt des spéléologues.

D'un pas décidé, je suis mes camarades. Je glisse plutôt sur un sol crayeux pour aboutir un peu plus bas à un gros éboulis d'un bloc de gypse d'une blancheur immaculée. Dans un chaos qui évoque le commencement du monde, à peine éclairé par la lueur du jour filtrant de l'ouverture de la grotte, nous continuons à descendre. Au cœur de ce tumulte des forces inconnues s'étend un lac aux eaux limpides, irréel, au jeu des lumières de nos lampes frontales. Petite merveille jalousement gardée par les ténèbres.

— Qu'y a-t-il, là-bas, sous la voûte blanche qui semble immergée quinze mètres plus loin ?

La curiosité inlassable des êtres humains, quel levier puissant à la découverte des phénomènes de la nature ! Elle conduit nos pas vers les hauteurs des montagnes, vers les profondeurs inexplorées des fonds de mers et nous conduit vers les entrailles impénétrables de la terre.

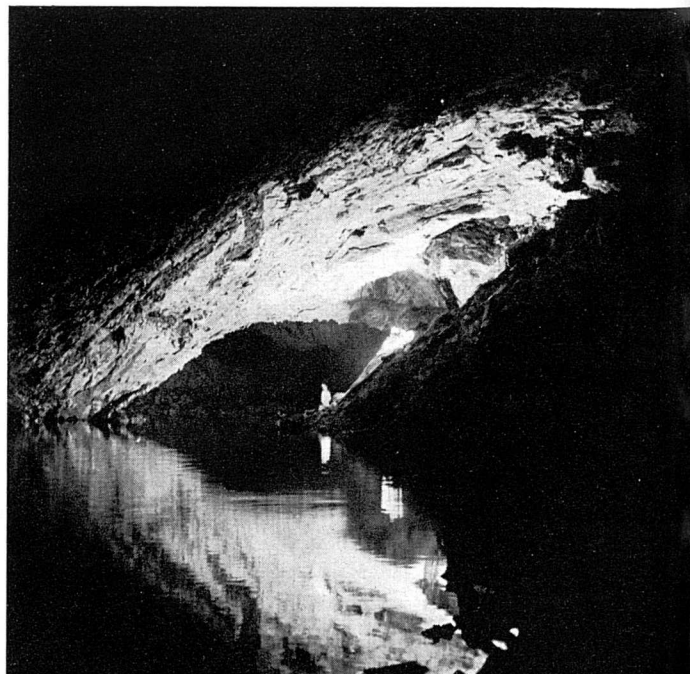
Enveloppée par cette atmosphère millénaire, je ne puis m'empêcher d'admirer les préparatifs de mes compagnons, les spéléologues. J'admire leurs gestes adroits et précis d'hommes qui vont droit au but, qui ne s'arrêtent devant aucun danger. Ils ne sont pas nombreux, ces hommes-là, qui se livrent à des travaux parfois rebutants le long des couloirs, détrempés, collés à la terre glaise, pataugeant dans le limon des cavernes, dont le

sol est souvent mouvant. Ils vont audacieusement jusqu'aux passes les plus difficiles à travers les rochers, les éboulis croulants, parmi lesquels ils doivent se frayer leur chemin.

A travers les écueils, sous un plafond très bas, le canot glisse sur la nappe tranquille du lac. Nous arrivons à une petite île, d'où la vue d'un lac plus vaste encore, perdu dans le noir, s'étend devant nous. Le canot touche la rive. L'obstacle est infranchissable. Nous débarquons. Un couloir étroit et bas nous sépare d'un monde encore inexploré. Nous rampons à plat ventre, tirant le canot derrière nous.

Un lac sombre et silencieux apparaît. Une salle immense, d'une largeur de 60 mètres, d'une longueur de 100 mètres et d'une hauteur approximative de 12 mètres s'ouvre devant nous. A l'ouest, le lac s'enfonce dans l'obscurité et se termine par un syphon. Avec peine, nous progressons dans un boyau étroit, en forme de canyon. Les rives sont verticales, formées d'un roc noir légèrement schisteux. La voûte d'un blanc parfait scintille à la lumière de nos lampes. Devant nous, en contre-

Vue générale de la grotte de Granges prise depuis le fond. On remarque la voûte blanche constituée par du gypse.



SOUTERRAIN

... cet inconnu !

bas, un nouveau lac immobile s'enfonce au loin dans les profondeurs de la montagne. Nos ombres grandissent, s'allongent sur les parois. Comme des fantômes préhistoriques, nous avançons dans ce silence épais, lugubre, que le clapotis d'une cascade essaie en vain d'égayer. Impressionnés par cette atmosphère de désolation qui opprime le cœur et fait rêver de soleil et de verdure, nous suivons ce lac funèbre qui occupe presque tout le fond de la salle. Dans un mouvement à peine perceptible, les eaux caressent la paroi de gypse plongeant de la voûte.

Le gypse blanc, mêlé aux blocs des schistes lus-trés rougis par du sulfate de fer, dessine les plus étranges fresques où des veines de carbonifères noirs marbrent la blancheur laiteuse. Le sol est spongieux ; de profondes dépressions en forme de cratères signalent les points d'impact des rochers tombés de la voûte. Un petit ruisseau jaillit de la montagne, se creuse un lit dans le sable et coule paisiblement vers le lac.

Saisie par cette étrange beauté, je cherche d'où vient cette petite cascade dont le bruit monotone

révèle une poésie particulière. Le plafond, au-dessus de nos têtes, s'élève et se termine par une cheminée verticale. Reliée au plateau de Vaas, elle est obstruée par des blocs coincés. La cascade venue de la surface de la terre tombe par cette grande fissure de 117 mètres de hauteur qui relie la Crête-de-Vaas au lac souterrain.

— Depuis combien de temps sommes-nous dans ce monde souterrain ? Depuis des heures ? Le temps n'existe pas ici.

Encore des salles, des lacs, des rochers à explorer. La grotte de Granges, longue de 360 mètres, paraît sans fin. La ténacité de deux jeunes spéléologues sédunois, MM. Léon Ducrey et Jacques Germanier, est bien récompensée. Après avoir pénétré en rampant dans un étroit ruisseau, affluent des lacs de la grotte, ils sont arrivés au bout de 20 mètres devant une fissure impénétrable, puis ils ont découvert une nouvelle galerie dans le fond de la caverne de Vaas, dont la forme rappelle, dans des proportions beaucoup plus faibles, la grande galerie du dernier lac.

La grotte de la Crête-de-Vaas, comme celle de Saint-Léonard est due à un phénomène de dissolution. Cette action de corrosion par l'eau est plus vaste ici qu'à Saint-Léonard.

Le gypse, souvent d'une blancheur de neige, présente par endroits une structure feuilletée qui facilite considérablement l'action corrosive de l'eau. La surface de celle-ci est souvent recouverte d'une pellicule brillante de sel de chaux.

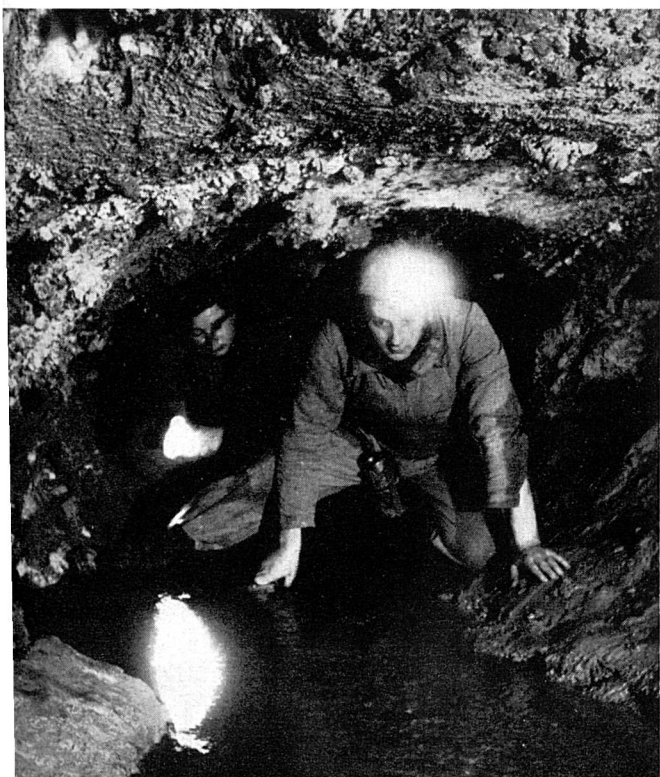
Les vieilles gens racontent que le lac de Saint-Léonard et ceux de la grotte de Granges communiquent entre eux ; des bougies allumées voguant sur des planches abandonnées sur l'un des lacs, seraient ressorties par l'autre, mais des explorations approfondies ont permis de constater qu'il n'existe pas de relation hydrologique entre ces deux cavernes.

L'aventure souterraine touche à sa fin. Des chauves-souris volent au-dessus de nous. Leur présence, le bruissement de leurs ailes me révèlent que tout n'est pas mort dans ce monde souterrain et étrange, que la vie existe, silencieuse mais palpitante.

La nostalgie des oiseaux, du soleil, remonte au cœur. Nous nous dirigeons vers la parcelle de ciel bleu qui nous attire irrésistiblement.

Liliane Bojilov.

La galerie conduisant à la salle des cristaux. Un petit ruisseau sort des roches et alimente les lacs. (Photos Borlat, Sion)



SIMONE BONVIN

C'est toujours avec joie que l'on salue l'éclosion d'une œuvre véritable. On dit bien d'une « œuvre », non de ses promesses seulement, parce que, trop souvent, les promesses des jeunes gens ne sont pas tenues. Ils sont nombreux ces adolescents qui croient l'art facile et qui s'y engagent avec des airs fracassants. Quand ils s'aperçoivent qu'il n'est pas de « carrière » plus exigeante, que la gloire ne leur saute pas au visage, ni la fortune, ils se perdent en invectives contre la bêtise et l'incompréhension de leurs aînés et de leurs contemporains, cessent de travailler et traînent leur génie dans les misères de l'abandon. Mais oui, les vieux clichés ont du bon : l'art est vraiment une longue patience.

Il y a quelques années, Simone Bonvin montrait au public sédunois ses premières œuvres. Elles n'étaient pas indifférentes mais elles ne convainquaient pas non plus tout à fait. On se disait que ce n'étaient là peut-être que caprices d'une jeune fille douée sans doute mais probablement inconsciente des exigences d'une réelle vocation. Je ne sais si les écoles des beaux-arts ont jamais fait le compte des échecs de leurs anciens élèves.

Aujourd'hui, devant la nouvelle exposition qui nous est offerte, on éprouve le bonheur de s'être trompé. C'est bien un peintre qui nous communique sa vision (momentanée) du monde. Ici, les promesses n'auront donc pas été mensongères. Mieux : un artiste tient davantage qu'il ne semblait annoncer.

Là où l'on craignait une évolution vers un divertissement de jours de pluie, on découvre la rigueur d'un métier assumé dans toutes ses difficultés.

Parce que Simone Bonvin a compris que rien n'est jamais donné pour rien, elle s'est mise au travail avec obstination et ferveur. Elle n'a pas craint d'apprendre d'abord la leçon de ceux qui sont venus avant elle et, pendant des années, elle a demandé aux maîtres de Paris le secret de leur réussite. Elle ne s'est pas imaginé qu'elle était arrivée avant de partir, ni que les chefs-d'œuvre tomberaient tout organisés dans son atelier. Elle s'est soumise à un apprentissage sans doute irritant, comme tous les apprentissages, se rappelant que les maîtres les plus illustres ont d'abord commencé par broyer des tubes de couleurs dans les ateliers de leurs aînés. C'est ainsi qu'elle apprivoisa sa main et son esprit aux nécessités les plus modestes. On éprouve devant son œuvre qu'elle est faite de solidité : la solidité d'un métier possédé dans ses éléments les plus divers.

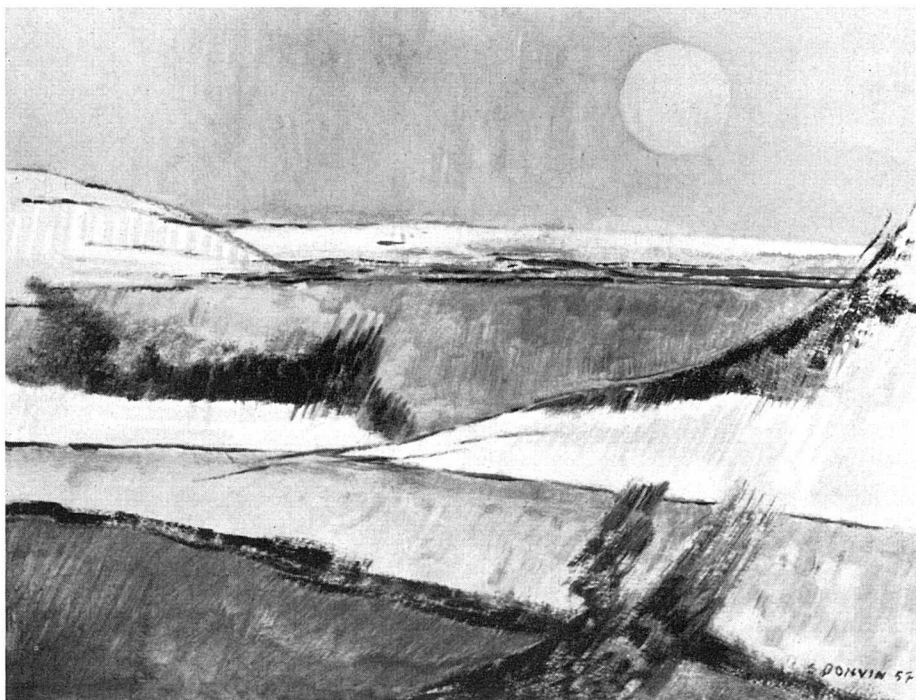
Il est toujours utile d'apprendre l'orthographe avant d'élaborer de vastes poèmes.

C'est grâce à cette volonté de ne pas se soustraire aux plus humbles démarches, nous semble-t-il, que Simone Bonvin a pu, en quelques années, faire des progrès absolument remarquables. On ne reconnaît pas, dans les dessins, les gouaches et les huiles d'aujourd'hui, si solidement organisés, la débutante d'il y a cinq ou six ans. Tout

Gare la nuit



Lune d'hiver
(Photos Thévoz, Fribourg)



est bâti de neuf, le jeu des couleurs, la distribution des volumes, la composition des ouvrages, la vision même de la réalité. Nous ne dirons pas encore, néanmoins, que l'artiste s'est trouvée tout à fait elle-même. Ce sera l'œuvre de la prochaine étape.

Mais ce qui est évident, aujourd'hui, c'est que nous sommes devant une expérience de peintre et qu'il n'y a plus de craintes à avoir pour son avenir. L'exposition de l'Atelier (cette cave voûtée qui se prête si parfaitement à son office de galerie) révèle un tempérament, une sûre volonté d'aller loin, un goût sérieux de la recherche. Un goût tout court des tons justes, probes, des constructions bien équilibrées (la « Ville » est, à cet égard, une démonstration irréfutable) des gammes raffinées où l'on succombe, peut-être, parfois, à la tentation de l'élégance.

Simone Bonvin prend place, il faut le souligner, parmi les artistes de notre pays.

On ne demandera pas à un peintre de trente ans d'oublier déjà ses admirations et ses maîtres. A Paris, Simone Bonvin, on l'a remarqué avant nous, a beaucoup pratiqué l'œuvre de Jacques Villon. Rien ne vient de rien. Il faut toujours greffer son rameau sur un tronc de forte sève. Cela n'empêche pas le rameau de porter un jour des fruits qui ne ressemblent à nuls autres. Cela,

c'est l'œuvre du temps. Qui sait, avant la quarantaine, ce qu'il est réellement lui-même ? Les artistes qui n'ont pas de racines sont voués au dépérissement.

Ajoutons qu'il est réjouissant de constater que nous sommes définitivement sortis de nos étroites limites et que nous assimilons enfin le monde. Les temps sont bien révolus où l'on jugeait de la valeur d'un artiste en fonction de l'intérêt touristique de son œuvre. Simone Bonvin marque à son tour les pouvoirs d'une génération qui ose peindre sans le souci de s'intégrer dans une tradition locale qui eut ses mérites mais qui tournait en rond sur elle-même. Son souci est de s'exprimer d'abord. Le jour viendra où son pays, décomposé en valeurs plastiques, prendra sa juste place dans une œuvre de pleine maturité.

Marcel Janett

PRIMEVÈRE HIRSUTE

(*Primula hirsuta*)

Un œil, cinq petits cœurs, une ronde éperdue, primevère danse l'oubli, danse le rouge, danse le vert ; adieu les nids des regrets poussiéreux !

Tant d'orages, de pluies, de frimas pour faire qu'aujourd'hui, sans que nous interrompions nos soliloques, elle soit là, brusquement revenue de son exil. Allumeuse d'amour. La rocaille est aveu, source vive, impatience.



Ici le mystère expliqué de ta naissance, homme, capture de toi-même à l'hameçon où tu mords. En toi la tombe, à cause de ce désir qui réincarne ta pensée dans le jeu des forces primitives. Mais en toi aussi, la résurrection. A l'une et à l'autre, la primevère te rend attentif.

Un œil qui regarde partout à la fois et qui fixe le soleil sans volonté de le défier. En triomphant des ténèbres, il est devenu son égal. Œil de haut savoir où se brisent les faux oracles. Il est au centre de sa sphère comme l'est en la sienne le point suprême, invulnérable duquel dérive la conscience du monde. Aucune voix rebelle ne l'approche ni celles asservies au pouvoir du métal. Si l'une, suffisamment légère, franchit ce cercle, elle sera dès lors à la merci de celui qui en est le maître, mais une aube sans faille répondra de sa vie, rejetant les saisons pétrifiées. Jouvence où désapprennent leur règne les trottoirs têtus et l'asphalte rongeur ; où les routes ont cessé de marcher entre Satan et Dieu. La solitude a retrouvé son double. Suivre l'amont des rivières jusqu'où l'eau se pulvérise au fond des chutes de rocher...

En deçà de ce cercle, les cinq petits cœurs, témoins d'une zone moins absolue, encore soumise à la terre. Mais non plus une terre en révolte, déchiquetée par le fer rouge de son propre courroux. Oubliant sa damnation, elle mêle son cri à la lumière. La bête du néant a fait la paix avec l'aurore, pour l'éveil de ce premier printemps. Depuis des millénaires, chaque fois le premier, chaque fois l'unique. Parmi tant de physionomies, celle à jamais exclue de l'habitude et de l'indifférence. Des paupières se sont ouvertes pour recevoir la semence du jour. Si tel vertige ne se consume, quel en sera l'enfant ?

Pour tous un cœur, pour tous l'occasion de renaître.

Le premier pour les mécontents, dévorés d'amertume. Le deuxième pour les paralytiques du chemin, les ligaturés. Le troisième pour ceux qui hantent le froid des crépuscules. Le quatrième pour les prisonniers du rivage. Le cinquième enfin pour ceux qui sont restés sous la garde des anges.

Et la fleur telle quelle, pour les amoureux. Ils en feront des chansons à les préserver de toute ombre vénéneuse. Qu'ils voient sous l'emprise de midi se dissoudre, comme un embrun de mer équatoriale, son incarnat joyeux, la durée de leur flamme égalera celle de leur vie.

Une ronde éperdue... Des robes qui hèlent le vent, qui se déchirent. Elles, primevères folles sur la foudre apaisée du granit. Folles de tant de jeunesse autour d'elles, qui éclate d'un vin depuis peu fermenté. Ne leur demandez pas où les entraîne cette ronde. Leur folie a notre âge et notre identité, et le nombre de nos visages détermine sa forme jusqu'au gazon féerique rêvé par les plus folles.

Impuissantes leurs feuilles à les dominer, et trop raisonnables pour comprendre le délire des innocences.

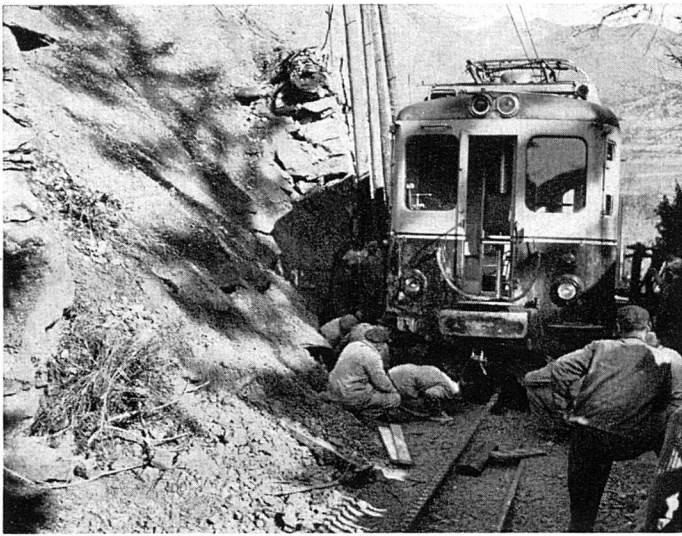
Tais-toi, barbare nuit qui mets au monde des serpents ! L'enchantement élude les racines, il n'est plus rien qui ne soit dédié à l'illusion de se survivre. Plus rien qui n'espère saisir cette image à la fois immobile et fuyante, vivant au fond des choses.

Fleur des multiples réponses. Mais voici que son âme, où l'univers se dédouble et se sonde, a permis le baiser.

L'envoyée de la grâce, qui signe avec le ciel un pacte sur le roc.

T. Rich. J.

En 2 mots et 3 images



Déluge

Fin février a été marqué par d'importantes précipitations qui ont causé des ravages non seulement en Valais, mais en Suisse et à l'étranger. De nombreux éboulements se sont produits à la suite de pluies torrentielles. La ligne Aigle-Ollon-Monthey-Champéry a été coupée au-dessus de Monthey et les équipes de secours ont eu fort à faire pour remettre sur voie l'automotrice qui avait déraillé.

(Photo ASL, Lausanne)

Au temps de Carnaval

Délaissé par Martigny, qui avait renoncé cette année à ses traditionnels cortèges, Prince Carnaval s'est rendu chez sa rivale, Monthey, où il a semé la joie et la fantaisie.

Les chauds rayons du soleil de mars ont favorisé le déroulement de ces festivités qui ont attiré un nombreux public venu des quatre coins de Romandie.

Ci-contre, une composition particulièrement réussie et très remarquée du cortège.

(Photo Pôt, Monthey)



Les femmes valaisannes ont voté !

Mais, c'est un verdict négatif qui est sorti des urnes concernant la protection civile. A Martigny-Bourg (notre photo), sur 198 votantes, 179 ont dit « non », 17 « oui » ; il y a eu deux bulletins nuls.

N'allons pas croire que la femme refuse de participer à la défense du pays. Elle est opposée avant tout à un embrigadement de force.

Nous sommes certain que si les circonstances l'exigent, la femme valaisanne, comme par le passé, fera son devoir.

(Photo Berreau, Martigny)

Colonisation intérieure

L'homme est ainsi fait que ce qu'il a à portée de mains lui semble souvent le moins désirable.

A la recherche du bonheur, il s'est mis dans l'idée que celui-ci ne peut s'obtenir qu'au prix d'un certain effort et les biens les plus accessibles ne le tentent guère.

Comment expliquer autrement — et ici nous retombons dans la plus tangible matière — que nos pommes Canada sont recherchées en Afrique du Nord, le pays de l'orange par excellence, alors que ce dernier fruit peut s'apprécier là-bas dans les meilleures conditions et que bien souvent il trouve difficilement preneur ?

C'est en méditant sur de tels paradoxes que M. le Dr Cachin, le dynamique directeur de l'Office de propagande pour les produits de l'agriculture valaisanne, s'est mis dans la tête de faire connaître les pommes Canada aux Valaisans.

Un peu comme si M. Bally entreprenait d'attirer l'attention de ses ouvriers sur l'existence de chaussures suisses.

De fait l'action — puisqu'ainsi cela se nomme — n'était point inutile, surtout dans les centres urbains du pays où le problème « pomme » s'impose moins à l'esprit que là où l'on vit de la vente de ce produit délicieux de la terre valaisanne.

C'est la manière de s'y prendre qui mérite d'être relevée.

Un concours de vitrines fut organisé à Sion, à Sierre et à Martigny.

Nos commerçants, même et surtout ceux qui ne font pas profession de vendre des fruits, se prêtèrent de bonne grâce au jeu et rivalisèrent d'ingéniosité pour trouver à la fois des slogans originaux et des décorations à la mesure du sujet imposé.

Et le succès fut complet.

Non seulement un jury décerna des points, mais le public lui-même fut invité à entrer dans le tournoi.

Les journaux valaisans ont publié les résultats intéressants de cette joute amicale.

Le but de l'exercice était que l'on parlât de pommes Canada.

Nous fûmes abondamment servi et c'est tant mieux.

Tant mieux pour les paysans valaisans qui ont besoin de sentir l'appui de leurs congénères des villes où, après tout, ils viennent apporter en masse leur argent.

Tant mieux pour le canton où s'incruste, par des petits faits de ce genre, l'esprit de solidarité.

Tant mieux pour l'économie du pays qui a besoin de l'effort de tous pour se consolider.

A quand le rappel à une certaine jeunesse que le vin du pays vaut bien des breuvages alcoolisés qui s'implantent jusque dans nos bourgs et nos villages les plus reculés ?

Une croisade en faveur du fendant dans le pays ?

Quelle ironie !

Soit, mais ce ne serait en tout cas point une utopie.

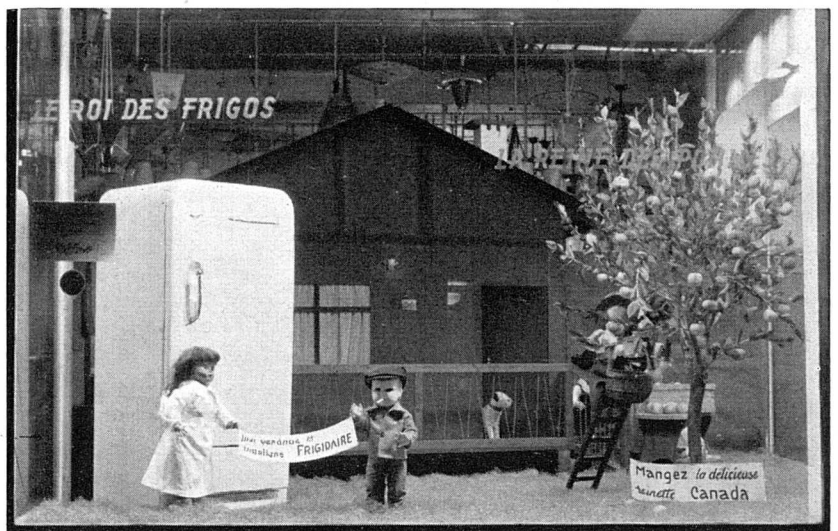
Une autre manière d'ouvrir les yeux sur l'existence, à portée de mains, de biens délectables et savoureux.

Une sorte de colonisation intérieure, en somme !



La vitrine de M. Nicolas, électricité, gagnant, à Sion, du concours la Reinette du Canada

(Photo Ruppen, Sion)





19

CHATS et MOINES

C'était un très vieux monastère. La tradition voulait qu'on en eût jeté les fondations sur les pas mêmes des premiers apôtres qui remontèrent le Rhône, haleurs de la Bonne Nouvelle. Vénérable aussi la cloche du cloître qui avait usé la courbe de ses lèvres à force d'égrener des syllabes de bronze sous les voûtes de la sainte maison.

Debout devant l'antique moribond, monumentale horloge qui battait le temps à grands coups de marteau dans un cœur de chêne, le novice de semaine veillait, chapelet en main, au passage de la minute exacte. L'aiguille marqua la seconde attendue sur le visage émaillé et ridé de poussière du cadran. La voix enrôlée du timbre sonna trois heures et un quart. Le monastère retentit au chant de la vieille cloche que l'hebdomadier agita à toute volée.

Le long des corridors aux voûtes romanes, les portes des cellules bruissèrent au son des loquets qu'on tire. Dans un pieux silence qui déjà les prépare à la prière chorale, les moines défilent, les uns encore alertes, les autres tirant à chaque pas l'énorme poids des ans. A la sacristie, sur la bure de gros drap marron, chacun revêt le rochet immaculé, symbole d'innocence de celui qui doit s'adresser à Dieu. En se rendant au chœur, les moines à tour de rôle s'inclinent profondément devant le maître-autel, puis font une révérence au père abbé avant de gagner leur place respective.

Stupeur parmi les bons religieux. Ils viennent de saluer une stalle veuve de son abbé. Celui-ci a occupé la place à côté de celle qui lui est réservée de temps immémorial. Personne sur le prie-Dieu abbatial. Pas de délicates mains blanches jointes par-dessus le voile aux couleurs liturgiques où sont brodées les armes de Monseigneur. Que se passe-t-il donc dans la tête du vénérable abbé pour avoir ainsi déserté sa belle stalle que le grand sacriste a garnie de coussins bien douillet ? Pareille fantaisie surprend les moines. Ce n'est pas la coutume. La

fidélité aux petites choses leur donne de grandes dimensions.

L'office ne va pas sans distractions. Des têtes se penchent l'une vers l'autre sur les accoudoirs. On chuchote. Entre deux versets alternés par le chœur, les vieux pères glissent des yeux inquisiteurs par-dessus leurs lunettes. On essaie de scruter, tantôt le mystère de la stalle vide, tantôt le visage du bon abbé impassible, tout absorbé qu'il est par la divine psalmodie. Quelle épreuve pour la modestie des novices ! Les plus hardis lancent un furtif regard du côté de leur digne supérieur et du beau voile brodé aux armes du père abbé. Une inquiétude rôde, persistante, tout le long de la prière conventuelle.

Sans autre incident, la mélodie des bons moines s'est tue sous les voûtes du sanctuaire. L'officiant récite avec componction la prière expiatoire qui termine tous les exercices : « A la très sainte et indivisible Trinité, à l'humanité crucifiée du Christ Notre-Seigneur, à la bienheureuse et toute glorieuse Vierge Marie demeurée intègre en sa maternité, à l'entière cohorte des saints, que toujours soient louange, honneur, puissance et gloire de la part de toute créature, et à nous que soit accordée totale rémission de nos fautes, dans les siècles des siècles. »

— Amen ! a répondu en sourdine l'assemblée.

Une minute de silence recueilli répare distractions et mots avalés des saints psaumes quand l'office allait trop bon train. Au signe de Monseigneur, les moines quittent leur stalle. Le prie-Dieu abbatial n'a pas livré son mystère.

A peine le grand sacriste est-il arrivé à la sacristie, que Sa Révérence l'appelle assez vertement à l'ordre. Le religieux se précipite obséquieux au désir de son supérieur.

— Cher confrère, dit le père abbé de toute son autorité, veuillez, s'il vous plaît, veiller avec le plus grand soin à ce que désormais les dames ne franchissent plus la clôture. Vous savez bien que les saints

canons n'autorisent telle licence qu'aux princesses de sang royal et aux épouses des chefs d'Etat.

— Mais, Monseigneur, repartit humblement le grand sacriste que l'observation avait rendu cramoisi, pareille violation de la discipline ne s'est nullement produite ces jours, à moins que je ne m'abuse.

— Allez donc voir sur le beau coussin de ma stalle, reprit le bon abbé avec un fin sourire. Gardez-vous bien, cependant, de ne commettre aucun crime. Pas de sang versé. Prescription que les saints canons exigent du lévite.

Mi-convaincu, mi-interdit, le grand sacriste s'en fut à la stalle du père abbé.

Douillettement enfouie, lovée dans le coussin de soie moirée, la chatte de la procure donnait à têter à ses cinq nouveau-nés. Aux regards furieux du grand sacriste, la chatte répondit par un miaulement maternel et, modeste, elle agita la queue. Tant de sollicitude animale désarma le farouche inquisiteur. « Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum », avait dit l'antienne des vêpres du jour. « Qu'il est doux et bon d'habiter, frères, ensemble. » Monseigneur riait tout doucement à la sacristie.

Revenu de sa surprise et de sa colère aussi, le grand sacriste prit délicatement le coussin familial et alla déposer toute la tribu dans la sciure du bûcher.

La chattée in corpore prospéra et chatons de venir dans les couloirs du cloître exercer leurs facéties en toute liberté.

Avec le temps, une nombreuse « chatellenie » prit ses quartiers dans l'enceinte du monastère. Nos félins thélémites s'en donnaient à cœur joie. A eux les combles, les toits, les lucarnes, les gouttières et les châtières que les moines avaient charitablement prévues à chaque porte. On les rencontrait, nos minets, sous toutes leurs tendances sociales : mère-chat suivie de sa progéniture, matou férocement solitaire, jeune couple égrillard et chaton follet. Maîtres incontestés des lieux, cellier, cave à fromage, frui-

tier, réfectoire, cuisine, cellules, église n'avaient pas de secrets pour eux.

Ils eurent des audaces inouïes. Nul ne s'en préoccupait. Les moines vivaient en Dieu et les chats au monastère.

Le jour de Saint-Maur, patron du couvent, on vit, pendant l'office solennel, un fanfaron de chat descendre en se jouant le long de la ficelle qui reliait au pilier de l'église la fenêtre à bascule d'un vitrail. En cette même occasion, alors que Monseigneur, suivi de tous les religieux, bénissait de sa gracieuse main blanche la foule agenouillée sur son passage, un grave matou, cérémonieux comme un bedeau tout chamarré d'or, ouvrait le cortège pontifical qui descendait la grande nef. Pas un fidèle n'en fut scandalisé, car chacun connaissait l'exquise charité des moines sans cesse partagée entre gens et bêtes. Pour ce qui est des bêtes, les bons pères voulaient que soit réalisée à la lettre la belle pensée du saint évêque d'Annecy : « Puisque les animaux n'ont point de paradis après cette

dans les jardins et jusque sur les rues de la cité avoisinante. Si peu de discrétion devait attirer l'attention. C'est ce qui advint.

A peine fut-il écoulé ce temps d'épreuves et perturbations causées par les chats, qu'un beau jour la vieille cloche du couvent annonça la réunion capitulaire. Comme de coutume, le révérend abbé présida sagement la séance de communauté. Le secrétaire du chapitre, nez fourré dans un imposant in-folio inscrivait tout. Il y fut question de matériel. Il n'est si bon moine qui ne vive que d'oraison. On traita rapidement le côté temporel. Sans tarder, Monseigneur en vint aux choses spirituelles. Il insista sur la discipline monastique, discipline sans laquelle aucun recueillement n'est possible. Le saint abbé fit remarquer que l'on s'était bien un peu relâché durant la dernière quinzaine de février.

— Je vous pardonne, dit paternellement Sa Révérence, car les chats y furent certes pour quelque chose avec leur vacarme. Soyez dé-

nion capitulaire sur cet apologue tout évangélique. Mais, depuis un instant déjà, le révérend argentier de la communauté s'agitait dans son coin avec un impressionnant papier timbré qu'il tenait déployé. Son Excellence avait à peine terminé sa péroraison que le grand argentier se leva pour annoncer solennellement une importante communication au chapitre.

— Monseigneur et chers confrères, dit le préposé aux affaires matérielles du monastère, voici une lettre qui concerne toute la communauté. Je lis :

« Ligue de Miauleville pour la » protection des animaux.

» Révérendissime Père,

» On nous signale qu'au couvent » de Saint-Maur se trouvent envi- » ron vingt chats qui vivent plus » ou moins abandonnés. Ils sont en » tout les cas en piteux état. Ces » faits nous ont été rapportés par » une personne membre de la So- » ciété protectrice des animaux de » Miauleville.

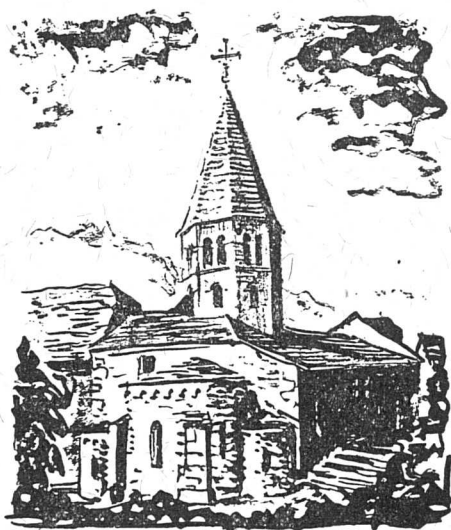
» Nous vous serions reconnais- » sants de bien vouloir vous occu- » per de ce cas.

» D'avance nous vous en remer- » cions vivement et nous vous pré- » sentons, Révérendissime Père, nos » salutations très distinguées. »

Tout le chapitre signa la lettre d'un bel éclat de rire.

Le grand argentier brandissait toujours son impressionnant papier timbré avec lequel il évenait sa colère. Le moine-trésorier n'y entendait pas de cette oreille. Revenant à charge, le visage enflammé, accusant du doigt l'assemblée capitulaire, il s'écria par-dessus la bruyante hilarité des pères :

— L'honneur de chacun de nous exige que pas la moindre accusation ne l'effleure. Or, cette lettre en contient une. Vous pensez que l'objet n'en existe pas. Je vous l'accorde, puisqu'il n'y a de chats plus heureux que les nôtres ; mais c'est leur nombre qui devient inquiétant. Depuis longtemps, je désirais vous entretenir à ce sujet. Aujourd'hui, l'affaire est bonne. Je m'explique. De par la volonté de vous tous, j'ai charge d'assurer votre existence. L'art, dans un ménage,



vie, il le leur faut accorder sur cette terre. » Voilà donc nos chats libres et heureux comme chats de moine.

Au mois de février, quand le printemps se fait déjà pressentir, le saint monastère souffrait bien de quelques perturbations. On y était inquiet au sujet des escapades peu reluisantes des matous, alors que leurs compagnes se plaignaient à cris déchirants dans les couloirs,

sormais plus vigilants. Mais surtout, n'en veuillez pas trop à ces braves bêtes qui tiennent en respect rats et souris, cause de tant de ravages dans un monastère. En effet, rats et souris sont au matériel comme les médisants à l'égard du spirituel. Ceux-ci rongent les plus solides consciences, grignotent tout et laissent leurs crottes sur les meilleures choses.

Le père abbé allait clore la réu-

TREIZE ÉTOILES

en famille

Un ange passe à minuit

On raconte en Bohême qu'un ange passe à minuit et frôle les dormeurs de ses ailes déployées. Chacun se retourne alors sur sa couche.

Est-ce l'ange de minuit qui me réveille parfois et me laisse jouir du silence et de la détente nocturnes ?

Les consignes de la journée sont oubliées, le groupe familial est disloqué, chacun a glissé séparément dans les eaux glauques des rêves.

C'est pourquoi, n'en déplaise aux éducateurs qui y voient une fâcheuse faiblesse, j'aime que la porte de la chambre d'enfants soit ouverte sur le vestibule où donne la mienne.

J'aime, au chalet, que les parois de bois me permettent de suivre ces croisières nocturnes à leurs signes furtifs : le froissement des draps, une respiration régulière, un soupir. J'aime me réjouir pour les adultes qu'ils se retrouvent tels qu'ils furent : jeunes, égoïstes et libres.

Il y a un moment encore, je suivais comme eux des chemins capri-

cieux au gré de mes impulsions, oublieuse de toute dépendance et de tout devoir.

Mais à peine réveillée, le cœur revendique sa part. Il fait bon alors, étendue dans le noir, recenser ces mille liens d'affection, d'amitié ou de gratitude qui tissent le réseau de notre amour et divergent vers les proches et les absents. Ces rets ténus et tyranniques, c'est la trame même de notre bonheur. Bénie soit l'insomnie qui nous permet de la scruter fil à fil !

Aussi, quand quelqu'un se vante d'avoir préservé son indépendance et de ne s'attacher nulle part, ai-je envie de protester : « Allons, réveillez-vous ! Allez-vous passer toute votre vie à dormir ? »

Alerte à la cave

Les pommes de terre ont germé ; ce sont des choses qui arrivent dans les meilleures familles. Mais elles sont en avance sur l'horaire des travaux de la semaine, et le Capitaine, toujours heureux de souligner les flagrants délits de lèse-

ménage, m'a demandé s'il devait échalasser les jeunes pousses.

Il a donc fallu, toutes affaires cessantes, s'installer au sous-sol pour tâcher de limiter les dégâts. Cela signifie l'emploi journalier du livre de cuisine aux pages 350 et suivantes : « Quarante-cinq manières d'apprêter... », recettes auxquelles nous n'avons rien à reprocher, sauf leur début : « Prenez des pommes de terre... »

Donc... prenez des pommes de terre cuites à l'eau et passées, pétrissez avec une pâte à choux, assaisonnez et façonnez des boulettes que vous ferez frire. Vous aurez des « pommes Dauphine », qui se servent accompagnées d'un sujet de conversation captivant, destiné à masquer la retenue de la maîtresse de maison. Car vous le savez déjà : des pommes frites, ça reste un instant sur la langue, deux heures dans l'estomac et toute la vie sur les hanches.

J. F. J. O.

est de savoir dépenser. Or, qu'advient-il de cette règle d'or de toute sage gestion, si nous ne revisons pas nos façons d'agir ? Vingt chats, vous m'entendez bien, vingt chats ça mange au moins la pitance d'un novice, ce novice fût-il affamé. Or, quelques grains de blé empoisonné suffisent pour détruire tous les rongeurs du monastère. J'entends par là, souris, rats ou autres calamités de la même espèce. Au train de vingt chats et plus où nous allons, étonnez-vous que les actifs baissent à la procure ! Si nous continuons ainsi, ce sera bientôt le désastre. Au désastre, y avez-vous songé, chers confrères ?

Sûr de l'effet de son interrogation oratoire, le grand argentier s'était tu dans le silence du chapitre. Les

rires avaient fait place à la consternation sur les regards inquiets des bons pères. Les mots « chats », « vingt », « désastre » résonnaient douloureusement aux oreilles des moines. Régler le sort des agréables compagnons de leur solitude. Vingt têtes de chats saignaient de la sentence du bourreau et le grand argentier savourait déjà sa victoire.

La séance capitulaire en était à cette impasse cruciale et la voix de la sagesse semblait muette.

— Révérend argentier, reprit alors sévèrement le père abbé, ces chats vous tournent les sangs bien mal à propos. Laissons pareilles futilités. Je veux aller jusqu'au fond de votre âme, puisque vous m'en donnez l'occasion. Voici ce que je lis derrière le secret de vos yeux.

Je crois bien que vous voilà mordu par le sordide péché d'avarice à force de manipuler un argent fort sonnante. J'en ai toutes les craintes les plus sérieuses. Je tremble pour votre salut devant cette triste réalité. Pour vous corriger de l'exécrable défaut et ne pas vous exposer à la damnation, songez à cela, nous garderons les chats au couvent, ceux qui sont et tous ceux qui seront.

Là-dessus, le grand argentier a enfoui le papier timbré dans sa poche. Le secrétaire ferma l'in-folio des protocoles et les chats vécurent toujours parmi les moines, heureux et bien portants, en bons chats de moine qu'ils étaient.

Marcel Michon

Un mois de SPORTS

Après s'être fait désirer bien longtemps, la neige est tombée d'abondance en février et même en quantité si grande qu'elle a, sous forme de puissantes avalanches, provoqué des malheurs... C'est pourquoi nous aurons une pensée émue pour les victimes de Nendaz, avant d'évoquer dans ces lignes les journées lumineuses vécues par les sportifs valaisans.

Ces journées ont été nombreuses, surtout pour les skieurs et les hockeyeurs. Les premiers durent répondre à une série de convocations adressées successivement par les SC Saxon (Coupe de Saxon), SC Vérossaz (Courses du Terret), SC Vercorin (Coupe de Vercorin) et SC Brentaz (Trophée de La Brentaz), pour ne citer que les plus importantes. Dans l'ensemble, les épreuves organisées par ces clubs connurent un joli succès même si, dans certains cas, les conditions atmosphériques compliquèrent la tâche des dirigeants comme des concurrents. A Morgins, les concours bas-valaisans OJ furent suivis par une septantaine de juniors, dont les plus habiles se retrouveront prochainement à Salvan pour la finale cantonale.

Compétitions de plus grande envergure encore, les championnats d'hiver des Br. mont. 10 et Br. fort. 10 réunirent soixante-sept patrouilles les 16 et 17 février à Montana-Crans. La résistance, l'adresse et l'esprit de corps de nos skieurs militaires furent mis à rude épreuve. Il nous est particulièrement agréable de signaler que la victoire en catégorie lourde (celle qui requiert le maximum d'efforts) est revenue à la patrouille formée par la Gendarmerie cantonale avec les anciens champions valaisans Vital Vuardoux, Georges Crettex, Armand Genoud et Louis Fournier.

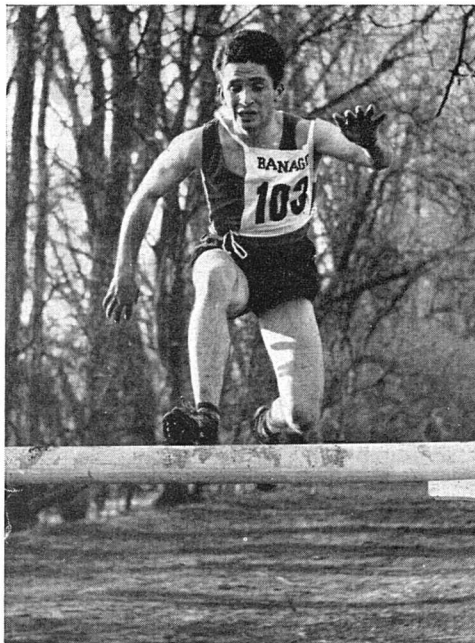
Le dernier rassemblement général de nos skieurs de compétition eut lieu les 1^{er}, 2 et 3 mars à Unterbach, où se déroulèrent les championnats alpins de l'AVCS. En l'absence des cracks de Verbier et Zermatt, appelés à Davos et à l'étranger, ces concours consacrèrent les victoires de Michel Ecœur (Champéry), Roger Mayoraz (Héremence), Yvon Michellod (Leytron), du junior Régis Pitteloud (Les Agettes) et enfin de Mlle Astrid Biner (Zermatt), à laquelle on prédit un brillant avenir... si elle persévère. Souhaitons retrouver ces jeunes vainqueurs au palmarès des championnats 1958 !

Le hockey sur glace a aussi réservé dans sa phase finale de belles émotions aux sportifs de chez nous. Les plus agréables furent redevables aux victoires du HC Sierre et finalement à sa sensationnelle promotion en Ligue nationale B ! Nous l'avions présenté, dans notre dernière chronique, comme champion valaisan. Quel rapide chemin parcouru depuis... Sierre, en effet, remporta successivement le titre de champion romand, puis celui de champion suisse de Première ligue ! On lui remettra un beau diplôme lors de l'assemblée générale de la LSHG l'été prochain, à Baden.

Mais notre représentant désirait plus et mieux, c'est-à-dire une promotion en catégorie supérieure, question de tenir compagnie aux HC Viège, Martigny et Montana (qui se tira d'un mauvais pas avec le sourire). Or, pour cela, Sierre devait battre Coire, club en instance de relégation. Un net 8 à 1 pour l'équipe valaisanne trancha le débat et lui ouvrit toutes grandes les portes de la division supérieure. Nos sincères félicitations.

Avec quatre clubs en LN B, jamais les hockeyeurs du Vieux-Pays n'ont été à pareille fête. Nous nous acheminons vers une saison 1957/1958 du tonnerre...

Du hockey, ce jeu qui prend de plus en plus d'ampleur en Valais, passons à l'athlétisme pour signaler le très beau succès du Sédunois Serge de Quai à l'occasion des championnats romands de cross-country. Spécialiste des courses à travers champs et obstacles, de Quai a remporté de haute lutte le titre devant le Bernois Châtelain et le Fribourgeois Jeannotat. Cette victoire, il l'attendait depuis



Serge de Quai en pleine action

(Photo ASL, Lausanne)

longtemps et elle lui donnera le droit de participer officiellement au cross des Nations à Bruxelles. Bravo de Quai !

Pour terminer, disons que le football a repris en partie son activité le 3 mars, du moins dans notre canton. Une surprise de taille a marqué cette reprise : la défaite de notre meilleure équipe, Sion, devant La Tour, qui passait pour être la plus faible... Mais cette défaite a été transformée par la suite en victoire, l'ASFA ayant découvert la présence d'un joueur non qualifié dans les rangs de l'équipe vaudoise ! La leçon portera quand même ses fruits pour les Sédunois, trop confiants. Sierre et Martigny, huit jours plus tard, sont partis d'un pied plus assuré en battant Forward et Berthoud. Mais nous n'en sommes qu'au début du second tour et bien des revirements de situation se produiront d'ici fin mai.

F. Fournier

Pour la première fois depuis son existence, l'Association des ciné-amateurs suisses avait fixé en terre valaisanne son concours national annuel, et c'est la ville de Sierre qui fut choisie pour cette importante manifestation. Ce fut un grand honneur pour le club de notre canton, le cadet de la fédération, mais qui donnait une fois de plus raison à l'adage selon lequel « la valeur n'attend pas le nombre des années ».

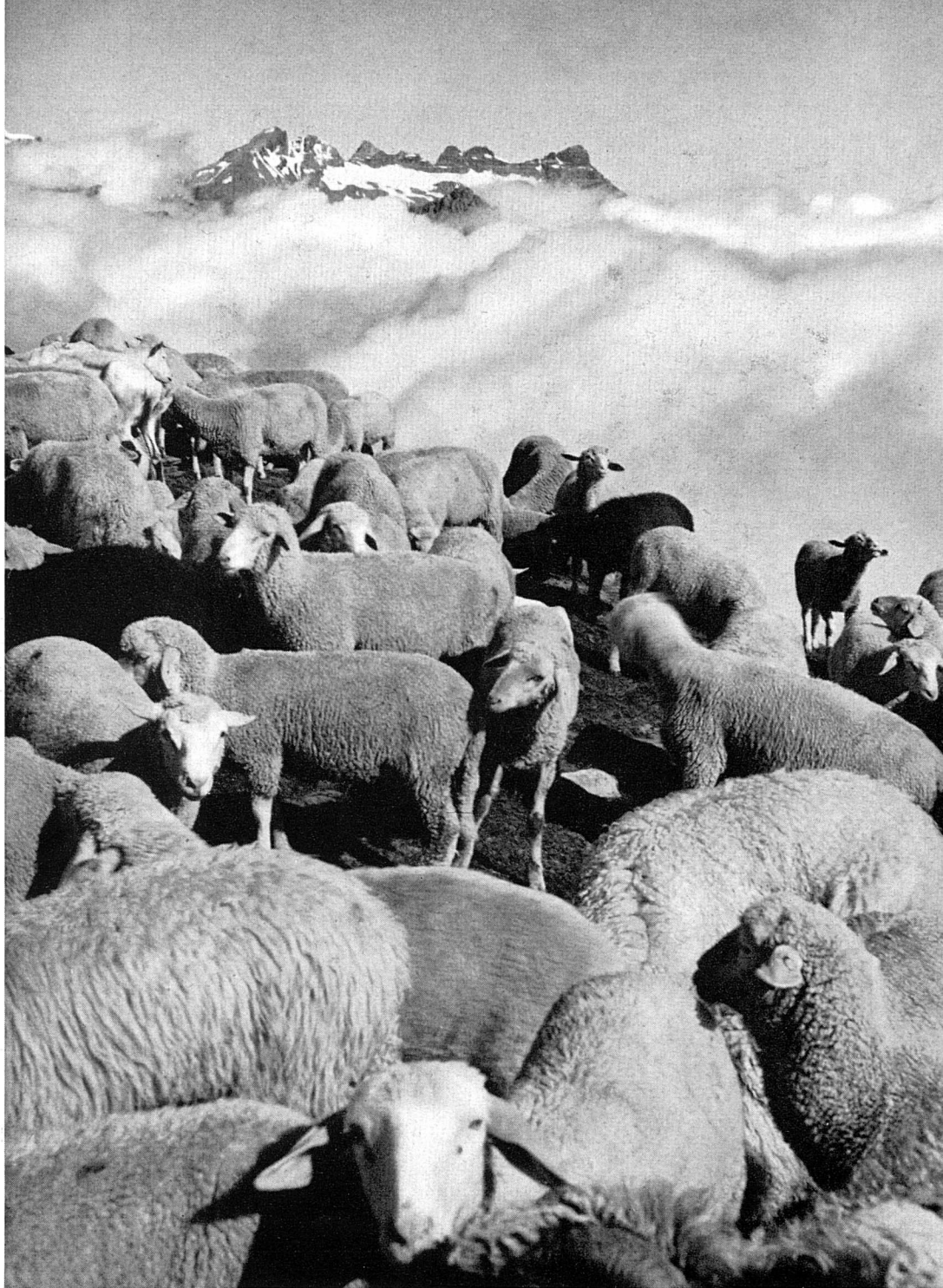
En effet, ce festival du film fut une manifestation réussie sous tous les rapports, tant par la fréquentation des cinéastes amateurs que par la qualité des bandes admises au concours. Celui-ci était présidé par M. Glaser, tandis que l'Association suisse avait à sa tête M. Henri Zwicky.

La compétition elle-même avait mis en lice vingt-quatre concurrents dans des projections de films de 8 et 16 mm., noir et couleurs, documentaires et à scénario. C'était la première fois en Suisse que l'on projetait de la cabine, ingénieusement équipée par le Ciné-Club valaisan, des films de 8 et 16 mm. sur un écran aux dimensions de celui du Cinéma-Casino de Sierre, c'est-à-dire sur un grand écran cinémascopique. Cette réalisation était l'œuvre de notre cinéaste amateur renommé Roland Muller, de Sierre, et d'Oscar Darbellay, de Martigny. Elle ne contribua pas peu à la réussite du concours.

C'est le cas de rendre hommage au Ciné-Club valaisan tout entier pour l'excellente organisation du Festival. Son président, M. Henri Michelet, médecin-dentiste à Sierre, s'est tout particulièrement dépensé afin que les participants obtinssent toutes les facilités techniques et... gastronomiques, puisqu'aussi bien l'hospitalité sierroise est chose reconnue. Comme cela se doit, un grand ban-

Le Festival du film amateur suisse





quet réunit, le samedi 16 février, à l'Hôtel Château Bellevue les congressistes, les autorités et les invités. Il y eut échange de paroles d'amitié, suivi de la distribution des prix.

Le premier prix revint à Roland Muller pour ses « Horizons blancs », une admirable réussite. Son auteur obtint par là le challenge du Conseil fédéral, un prix pour le meilleur scénario et un autre encore pour la meilleure interprétation féminine.

Au second rang figure W. Ryser, de Genève, à qui fut décerné le premier prix des films documentaires, pour son excellent « Flore et faune de nos Alpes ».



La cérémonie de la distribution des prix : de gauche à droite, MM. Roland Muller, Henri Michelet, président du Ciné-Club valaisan, Mme Michelet et M. Henri Zwicky, président de l'Association suisse des ciné-amateurs.

(Photo Dubost, Crans)

(Pages 24 et 25, photos Darbellay, Martigny)

4^e
5^e
7^e
« La grande fontaine », de Charles Dubost, à Crans-sur-Sierre, et « Ciel et nuages », du même auteur, ont obtenu respectivement les neuvième et douzième prix.

L'« Eternel printemps », d'Oscar Darbellay, à Martigny, a obtenu le huitième prix et celui offert par le Conseil d'Etat valaisan pour le meilleur accompagnement sonore.

« Treize Etoiles » félicite en bloc tous les lauréats de ce XXI^e Concours national du film-amateur suisse, en même temps que les organisateurs de ces assises des 15, 16 et 17 février, qui ont permis de constater les progrès considérables du septième art dans le domaine individuel.



MARC - C. BROQUET

AGENCE GÉNÉRALE SION

Téléphone 2 12 09 — Agents dans tout le canton

Accidents
Responsabilité civile
Véhicules à moteur
Vol par effraction
Garantie pour entrepreneurs
Cautionnement et détournement
Paralysie infantile

BANQUE POPULAIRE VALAISANNE

SION - AGENCES A SAXON ET MONTHEY

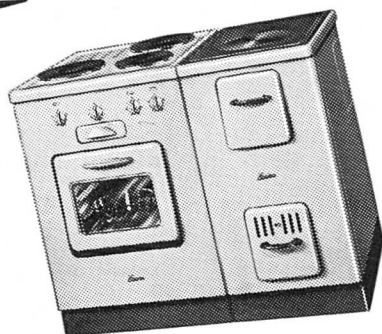
Capital et réserves: Fr. 2,600,000. —

Reçoit des dépôts en
comptes courants,
sur carnets d'épargne et sur
obligations
aux meilleures conditions

Change et toutes
autres opérations de banque

Location de cassettes
dans la chambre forte

Sarina



Cuisinières électriques et combinées
pour hôtels, restaurants et particuliers
Installation complète d'ensembles
de cuisine, avec frigo et armoire
En vente chez

Fefferlé & Cie
S.I.O.N. T. 21021

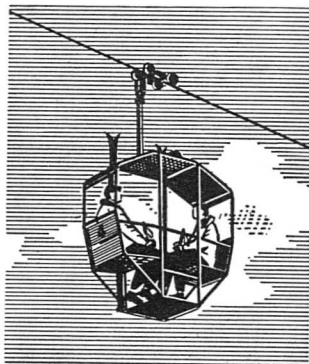
BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 75
Chèques postaux II c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes
autres formes
Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Capital et réserves: Fr. 2 000 000,-



Giovanola Frères

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques

MONTHEY

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES
MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS
EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES
CONDUITES FORCÉES

Meubles de construction spéciale

sur demande, d'après les plans et dessins établis gratuitement par nos architectes. Devis et conseils pour l'aménagement de votre intérieur fournis sans engagement.

MEUBLES
Gertschen

Grande exposition permanente: MARTIGNY Av. de la Gare BRIGUE Av. de la Gare

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans

Bigla
GEORGES KRIEG
ORGANISATION DE BUREAU
IMMEUBLE FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE
PLACE PÉPINET 4 TÉL. 230871

Banque Cantonale du Valais

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE
SIERRE - MARTIGNY - ST-MAURICE - MONTHEY
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques

Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger

Location de chambres fortes



LA MARQUE DE CHEZ NOUS

Madame,

*votre cuisine sera plus appréciée
avec les produits alimentaires de
valeur*

« VALRHÔNE »

*et vous bénéficierez de nos bons-
primes aussi.*

DESLARZES & VERNAY S.A. SION



SION

Téléphone 2 14 64

NETTOYAGE A SEC

1928-1954

Plus de 25 ans que les teinturiers Jacquod
Frères vous servent et toujours mieux

MAGASINS :

SION : Grand-Pont, tél. 2 12 25
SIERRE : Grand-Rue tél. 5 15 50
MARTIGNY : Avenue du Simplon, tél. 6 15 26
MONTHEY : Rue du Commerce, tél. 4 25 27

Adresse postale : TEVA, Sion

Une bonne adresse pour vos opé-
rations financières, la

Banque Populaire de Sierre

Grande Avenue

Capital et réserves Fr. 2.283.000,—

Agences à **MONTANA** et **CRANS**



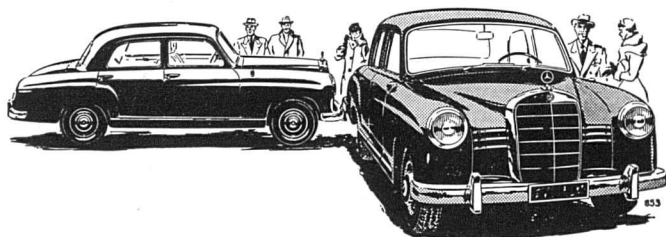
Passez vos vacances, votre
week-end à

Sierre 540 m.

Lieu de séjour et centre d'excursions
pour toute l'année.

Plage — Camping — Sports d'hiver

LIVRAISON IMMÉDIATE!



Modèles **MERCEDES-BENZ** 1957

Agence MERCEDES-BENZ
pour le Valais

Garage Lanz, Aigle

Tél. 025 / 2 20 76



SYMBOLE DE QUALITÉ

ORSAT



L'ambassadeur des vins du Valais